

«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



© RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Gérard Blot

*Portrait de Rosa Bonheur aux côtés d'un bovidé
par Édouard Dubufe vers 1857.*



www.sjpp.fr

octobre 2025 ■ numéro 86 ■ 10€

**Siège social :**

78, avenue de Suffren, 75015 Paris.

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droit d'admission : 50 euros

DÉPOT LÉGAL 4^e TRIMESTRE 2025
ISSN 2669-7793. VERSION NUMÉRIQUE
COMMISSION PARITAIRE 0223 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENTE

Votre attention svp!

Toute la correspondance doit être adressée
au président,

PIERRE PONTUS
78 avenue de Suffren, 75015 Paris

« À propos »

Revue trimestrielle éditée par le Syndicat
des Journalistes de la Presse Périodique

Comité de rédaction

Pierre PONTUS
Directeur de la publication
Nelly BRUN
Rédactrice en Chef

Nadine ADAM
Jacques BENHAMOU
Raymond BEYELER
Laïla CHAKIR
Christian BESSIGNEUL
Ivète PIVETEAU
Patrick RUBISE
Isaure de SAINT- PIERRE

Webmaster
Victor OSKANIAN

Conception graphique
ad.com

Impression
FRAG. 68 rue de Vaugirard-75006 Paris

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Sjpp de 2024 à 2026

Pierre PONTUS
Président

Marie-Danielle BAHISSON
Présidente d'Honneur

Patrick RUBISE
Secrétaire Général

Paul DUNEZ
Secrétaire Général Adjoint

Jacques BOILEVIN
Trésorier, chargé des cartes de Presse

Jean-Luc FAVRE REYMOND
Trésorier Adjoint

Nadine Adam

Marie-Paule BAHISSON

Conseil syndical du Sjpp 2024-2026

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON
Marie-Paule BAHISSON
Jacques BENHAMOU
Jacques BOILEVIN
Nelly BRUN
Paul DUNEZ
Jean Luc FAVRE REYMOND
Hélène HUET
Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIE
Sara MESNEL
Raphaël MIGNOT BAHISSON
Ivète PIVETEAU
Pierre PONTUS
Patrick RUBISE
Jean Louis STERNBACH

Censeur
Franck BOURDY

Actus

La vie du Syndicat / Infos pratiques

Le Bulletin « À propos »

► **Textes** : ne pas dépasser 4 000 signes, espaces compris et citer clairement les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg en pièces jointes en 300 dpi, indépendants des fichiers word ou documents papiers, fournir les légendes, s'assurer que les photos sont libres de droits, ne pas oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publications et actualités de la vie des adhérents. Il publie des articles séparément de la parution du Bulletin À propos. Ceux-ci sont à adresser au « Webmaster » à : Victor Oskanian
oskanianvictor@yahoo.com

Cotisation

► **Cotisations 2025** : Pour l'année 2025, les cotisations d'un montant de 50 € sont à

adresser par chèque ou par virement bancaire à l'attention du Trésorier : M. Jacques Boilevin
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

En cas de perte de la carte,
M. Jacques Boilevin,
Tél. 06 60 18 05 59,
mail. : jab9@hotmail.fr;
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

Adhésion

► Les informations sur le formulaire de **Demande d'adhésion** à remplir et les conditions de recevabilité des dossiers figurent sur le Site de notre Syndicat, www.sjpp.fr à la rubrique Le Syndicat puis adhérer.

► Les demandes d'admission au Sjpp sont à envoyer à la Présidente d'Honneur : Marie Danielle Bahisson,
13 place Masséna
06000 Nice.
mdbbahisson@gmail.com
Tél. : 06 07 25 29 07.

► Les dossiers incomplets ne sont pas recevables. Merci de veiller à respecter toutes les conditions exigées. Selon nos statuts, les dossiers sont d'abord examinés par le bureau et ensuite soumis à l'approbation du conseil.

Calendrier SJPP 2025 :

► Jean François Marchi
jeudi 16 octobre 2025 -20.00h
sur le thème « Napoléon et la musique »

Aux Noces de Jeannette
75002 Paris

► Jean Pierre Lorriaux
4 décembre 2025 -20.00
sur les « inégalités en France et dans le monde »

Aux Noces de Jeannette
75002 Paris



La note du Président...

Pierre Ponthus

Prévoyons l'avenir ou notre avenir

Chers Amis du SJPP,

Au moment où nous quittons cette période de vacances, et abordons les rives d'une histoire troublée aussi bien en Europe qu'au Moyen Orient, tournons-nous vers notre proche avenir en espérant écrire une nouvelle page optimiste de notre histoire éditoriale..

En cette rentrée, je tiens particulièrement à vous remercier pour votre fidélité et votre confiance dans ces morceaux de littérature que vous nous offrez.

Dans un monde traversé par des incertitudes et des mutations rapides, notre mission demeure claire : informer toujours avec rigueur des événements passés et présents, analyser avec discernement et éclairer les débats qui ont façonné ou façonneront la société de demain.

La presse, aujourd'hui plus que jamais, a un rôle essentiel :

celui de défendre la vérité, de donner la parole à toutes les sensibilités et de garantir un espace de réflexion libre et responsable. C'est dans cet esprit que notre rédaction, sous l'autorité de Nelly Brun, s'engage chaque jour, avec passion et exigence, à vous offrir une information de qualité sur ce qui s'est passé et sur ce qui se passera, loin du bruit et des approximations.

Nous croyons profondément que le journalisme doit rester un pilier de notre démocratie, un lieu où l'esprit critique et l'ouverture d'esprit se rencontrent. C'est aussi grâce à vous, Cher Rédacteur et Cher Lecteur de notre Journal que nous pouvons continuer à exercer ce métier dans le respect de ses valeurs fondatrices. Ensemble, écrivons la suite de cette belle aventure. ■

Avec ma fidèle amitié.

Des documents sur l'Histoire du SJPP !

Le Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique (SJPP), fondé pour défendre les droits et les intérêts professionnels des journalistes travaillant dans la presse spécialisée, a très tôt compris l'importance de disposer d'un organe d'information interne et externe. Ce journal est rapidement devenu bien plus qu'un simple bulletin : il s'est imposé comme un espace de réflexion, de mémoire et de mobilisation pour l'ensemble de la profession.

Les origines

À sa création en 1894, le SJPP souhaitait offrir à ses adhérents un moyen de rester informés des évolutions législatives, sociales et professionnelles touchant son secteur. Nous vous donnons ci-dessous une copie de l'acceptation de sa création par la Préfecture de la Seine des statuts et de la liste nominative des membres du premier Conseil d'admini-

nistration, déposé à la Préfecture de la Seine le 9 novembre 1894.

1996 : un outil de cohésion et de revendication

Au fil des décennies, ce journal s'est transformé en lieu de débat notamment au 4^e Trimestre 1996 où nos journalistes nous faisaient part de leur entretien avec Louise de Vilmorin et André Malraux, avec Pierre Cardin, et plusieurs sujets concernant les droits d'auteur, Internet et le Web, sans oublier une invitation à visiter le Salon National des Artistes Animaliers à Bry-sur-Marne... ■

Pierre Ponthus Président du SJPP

Pièces jointes : accusé de réception des statuts du « Syndicat de la Presse Française » par la Préfecture de la Seine en 1894, et copie de la page de garde du Journal du Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique du 4^e trimestre 1996.





Le mot de la rédactrice en chef...

Nelly Brun

Nous les Femmes !

J'ai choisi de présenter deux femmes d'exception au caractère bien trempé qui ont marqué leur époque par leur talent, leur courage et leur détermination.

En couverture de la revue, **Rosa Bonheur** (1822-1899) peintre animalier, sculptrice dont la carrière s'est déroulée à l'écart des courants artistiques. Elle connaît un grand succès à l'époque du Second Empire. Elle fut la première artiste femme à être nommée au grade de chevalier de la Légion d'honneur et

la première artiste dans l'histoire de la peinture dont le marché de l'art spéculait sur les tableaux de son vivant. Elle met en place une stratégie commerciale pour assurer son indépendance financière. Rosa Bonheur est une femme avant gardiste en tous domaines.

En quatrième de couverture, un portrait d'**Helen Keller**, (1880-1968) de nationalité américaine, auteure, conférencière et militante féministe engagée dans la lutte contre le handicap.

Elle connaît une enfance difficile étant sourde-muette et presque aveugle, ayant été victime d'une infection oculaire. Elle devient une figure majeure de la vie américaine. Une de ses citations parmi les plus connues « *On ne pourrait apprendre le courage et la patience s'il n'existait que la joie dans le monde* ». Helen Keller est à l'initiative des premières cannes blanches pour les malvoyants pour leur signalétique et la détection des obstacles au sol. ■



Coup de cœur...

Nadine Adam

Pour l'amour du ciel, Marie-Pierre Planchon

La voix de la météo raconte son dialogue avec l'invisible.

Marie-Pierre Planchon est productrice-animatrice pour France Inter.

Elle a animé la météo marine pendant vingt ans et présente la météo du 7-10.

Elle a aussi créé de nombreuses émissions sur des sujets variés et instructifs, l'amour, soi...

Mais qui est réellement Marie-Pierre Planchon?

Elle est connue comme « LA voix des éléments », mais dans ce livre vibrant, qui est la concrétisation d'un grand rêve commun avec son grand Amour Sahbi, elle dévoile avec authenticité son lien privilégié avec l'invisible; le ciel, l'âme, les Anges qui l'ont soutenu tout au long

de ses épreuves incompréhensions, doutes, peurs, douleurs; surtout la plus difficile; la disparition de son Amour, Sahbi. Elle relate ses communications avec l'Au-delà, avec l'Âme immortelle de son chéri, les messages reçus pour l'encourager, l'aider à garder la foi, à retrouver la force de vivre sans son amoureux.

Tous les signes, toutes les synchronicités, les coïncidences l'ont éclairées pour comprendre, guérir et prouver que l'Amour est plus fort que la mort, qu'il perdure malgré la séparation physique si douloureuse, que l'âme éternelle trouve tous les moyens possibles pour s'exprimer, et qu'il est primordial d'ouvrir son cœur et ses yeux pour capter les messages si précieux. ■



Pour l'amour du ciel, Marie-Pierre Planchon, préface de Bernard Werber, chez Robert Laffont. 324 pages, 19,90€



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

Les guerriers de l'hiver

Se plonger dans un roman d'Olivier Norek était jusqu'à présent réservé aux amateurs de polars bien documentés et musclés. L'auteur, ancien flic, nous faisait découvrir à chaque nouvelle livraison les multiples facettes de la criminalité en France et dans le monde.

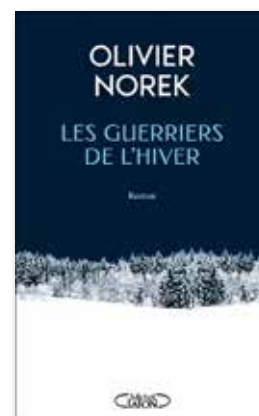
Dans ce nouveau livre, Olivier Norek rompt avec la police et la pègre et nous entraîne dans l'Histoire avec un grand H, et plus particulièrement sur un aspect de la deuxième guerre mondiale totalement occulté par les historiens et romanciers : l'invasion par les troupes de Staline de leur petit voisin, la Finlande, et les combats qui vont durer de novembre 1939 à mars 1940. La Finlande a été suédoise pendant un siècle, puis russe pendant un siècle avant d'accéder à l'indépendance en 1917. En vingt ans l'esprit finlandais a pris de l'essor

En cette moitié du XX^e siècle l'ours russe veut, comme Hitler, développer son territoire et son voisin neutre et peu armé du Nord lui semble tout désigné pour commencer cette conquête. Mais, à l'intérieur de la Finlande, se développe alors une théorie de défense simple portée par le maréchal Carl Gustaf Mannerheim : le pays est constitué de nombreux lacs, forêts et villages. Dans ces petites bourgades tout le monde se connaît, des artisans et des paysans souvent issus de la même famille, attachés à leurs terres et tous sont d'excellents chasseurs donc savent se servir de fusils. Les clans se reforment comme autrefois et la chasse aux envahisseurs est alors ouverte. Un peuple, hommes comme femmes, jeunes comme vieux, se découvre en guerre !

Les combattants des deux côtés sont confrontés au froid, à la neige, au manque de nourriture, aux blessures, aux distances à parcourir parfois rapidement pour soutenir le front plus loin, aux animaux sauvages des forêts. Les meilleurs tireurs deviennent

des snipers et leur tableau de chasse éloquent finit par terroriser les Russes qui ont baptisé le plus performant « la Mort Blanche ». Nous faisons alors connaissance de Simo Häyhä, un Finlandais de 33 ans qui sait gérer la froidure, car il fait moins cinquante dehors où il faut rester allongé des heures sans bouger pour rester efficace, ne pas se faire repérer par l'autre camp en suçant de la neige pour éviter d'émettre de la buée trop visible, en réchauffant sans cesse son arme et ses cartouches qui se collent à la peau des mains du fait du froid absolu et essayer de se rapprocher au plus près de la ligne de front pour causer un maximum de victimes. Du bricolage efficace face aux Russes arrivant par trains entiers des lointaines républiques de l'URSS, où la température est plus clémente avec parfois sur eux juste des shorts et des sandales qui ne sont pas vraiment adaptés au climat du Nord de l'Europe : dans les wagons des soldats sont déjà congelés avant leur arrivée sur la front. Mais aucun dignitaire n'en informe Staline qui continue de croire au succès de son entreprise et à envoyer par trains entiers de la chair à canon qui n'a jamais été si bien nommée. L'incompétence règne à tous les niveaux ! Et c'est surtout le sang russe qui colore de rouge la neige immaculée.

Mais, face à des Russes déterminés à en découdre et qui alignent des chars, les Finlandais vont répliquer en fabriquant des bombes artisanales appelées alors « paniers pique-nique de Molotov » puis « cocktails Molotov », pleines d'ironie face au ministre des affaires étrangères de Staline, des bouteilles remplies d'alcool et d'essence avec une mèche, une arme redoutable si elle est bien lancée sur la tourelle d'un char. Les Russes innoveront de leur côté avec des cartouches spéciales qui explosent en deux temps et tuent souvent. Comme toujours, l'Europe condamne



l'envahisseur, promet des troupes et des armes que les Finlandais ne verront jamais mais dont ils recevront un jour la facture. Cela ne vous rappelle rien ? Oui ce roman à la gloire de la Résistance finlandaise, le Sisu, qui plie mais ne rompt pas, rappelle étrangement la guerre en Ukraine. Comme quoi, presque un siècle plus tard l'Histoire se répète. A la fin de cette guerre sordide et inutile personne ne sortira vainqueur mais l'oubli est-il favorable aux Russes ? Olivier Norek ouvre la voie de la vérité et cite un général russe désabusé : « Nous leur avons juste pris assez de territoire pour avoir la place d'y enterrer nos morts ». L'armée rouge a en effet perdu près de quatre cent mille hommes dans ce projet de conquête absurde et cela donnera des envies à l'Allemagne face à l'incompétence des dirigeants russes.

Olivier Norek qui, pour écrire ce livre et retrouver en partie les sensations de l'hiver, a vécu plusieurs mois dans une chaumière aux confins de la forêt finlandaise est revenu près d'un an après l'édition de son livre en France fêter un grand événement à Helsinki : la sortie de son ouvrage enfin traduit en finlandais.

Un grand merci à Olivier Norek pour ce travail de romancier et d'historien qui nous fait frissonner de froid et adorer ces résistants finlandais qui arrivent à ne pas reculer face à l'ogre russe. ■

Olivier Norek, *Les guerriers de l'hiver*, Michel Lafon éditeur Paris.



Chronique de lecture...

Fabienne Leloup Denarié

La lecture est-elle une expérience amoral ?

Connue en 1972 avec le récit déjà vénéneux, le *Nécrophile*, édité par Régine Deforges, dans sa collection *Bibliothèque noire*, Gabrielle Wittkop a toujours écrit des textes en dehors des modes et des tendances. Cet écrivain français – et elle tenait au terme d'écrivain – a été marqué par le XVIII^e siècle, les philosophes matérialistes, Sade, l'esthétique baroque et le surréalisme. Née à Nantes en 1920, la somptuosité de son écriture égale celle d'André Pieyre de Mandiargues, auteur d'une nouvelle consacrée au fameux passage Pommeraye dans la cité des ducs de Bretagne.

Peu soucieuse des conventions, du moralisme, Gabrielle-Wittkop, reporter, spécialiste des tigres pourrait aussi évoquer la figure de Rachilde à la fin du XIX^e siècle qui faisait scandale en mettant en scène les perversions et les déviances de l'âme humaine dans ses romans.

Non sans morgue, Wittkop n'a jamais cherché à faire commerce de ses écrits. Elle s'est imposée comme styliste avec son écriture ciselée, parfois sinueuse, sa langue ouvragée et clinique, jetant des feux de diamant noir. Gabrielle-Wittkop ne prêtait guère attention aux médias. Entrée en littérature à la cinquantaine triomphante, elle sera reçue sur le tard par Bernard Pivot dans son émission, en 2001, intéressé de rencontrer le personnage de « sorcière » décrit par Jérôme Garcin dans un article du *Nouvel Obs*, paru la même année.

Dans cette fresque historique se déroulant en France, en Italie, en Grande-Bretagne et en Inde, l'auteur analyse les mobiles de trois femmes accusées d'homicides : la jeune Beatrice Cenci, victime d'une famille dysfonctionnelle et d'un père monstrueux, au XVI^e siècle ; la marquise de Brinvilliers surnommée l'empoisonneuse, au XVII^e siècle ; Mrs

Fulham, personnage falot, vivant sous le règne d'Edouard VII, au début du XX^e siècle, mal mariée à un officier sans envergure, en poste en Inde, dans une contrée pouilleuse et insalubre.

Ces trois récits s'entremêlent et nous proposent des variations sur le thème de l'inceste, de l'enfance, de la faiblesse et de l'ennui ; ils nous transportent dans des tableaux d'époques, nous font partager l'intimité de trois futures criminelles, nous incitent à établir des analogies, sans nous perdre dans le foisonnement d'une richesse lexicale, d'une diaprure syntaxique extraordinaires.

La présence structurante d'Hemlock, l'héroïne contemporaine dont le prénom signifie « cigüe » permet de relier tous les éléments de cette fresque. Hemlock incarne le pivot de cette fiction dérangement qui nous propose un questionnement moral sur la fin de vie et l'aide à mourir. Hemlock s'interroge en effet sur le sort de l'homme qu'elle aime : il « est à la fois sa mère et son père, son époux et sa femme ». « H » est le double fictionnel de Justus Wittkop, l'époux allemand de Gabrielle dans la « vraie » vie qui avait déserté par refus de servir les nazis et à cause duquel elle avait été tondu.

Malheureusement, H. est victime d'une maladie incurable qui le paralyse et le détruit à petit feu physiquement et mentalement. Or Hemlock souffre d'assister à cette déchéance.

Devra-t-elle pour autant l'aider à mettre fin à ses jours ? On retrouve la même interrogation qui déchirait le couple dans le film *Amour* de Michael Haneke, en 2012, sans doute parce qu'il s'agit d'un sujet d'actualité. Pour échapper à la tentation, Hemlock fuit dans des trains. Dans l'un d'eux elle se rappelle



cette phrase souvent énoncée par H, un leitmotiv tout au long de leur vie commune : « *La vérité est la part du discours passée sous silence* ». ■

Gabrielle Wittkop, *Hemlock*, à travers les meurtrières, aux éditions Quidam, réédition en poche, 556 pages, 14, 50 euros.



Chronique de lecture...

Tamara Korniloff Magaram

Un Paris intemporel et féérique signé Camille Goudeau

Avec *Crache le soleil*, Camille Goudeau signe un roman dans un Paris légendaire et mythique. Ce n'est en rien le Paris de carte postale, celui d'*Emily in Paris* : on retrouve ici un Paris intemporel, populaire, authentique, où se croisent serveuses, hôtesse d'accueil, patrons de bar, silhouettes souvent invisibles dans l'art ou les récits. Chacun avec sa gouaille, son accent, ses airs et ses mimiques, on redécouvre le monde oublié du titi parisien. C'est cet art de magnifier les existences minuscules qui constitue la signature de Camille Goudeau, et qui n'est pas sans rappeler l'univers d'Amélie Poulain. Elle prête à ces personnages anonymes une dimension mythique, comme si chaque vie, même la plus banale, portait en elle une étincelle de merveilleux, une part de féerie, dans un monde intemporel.

Au centre de cette fresque urbaine et poétique se tient Eléonore Poussière, jeune hôtesse d'accueil dans un ministère. Elle fuit la violence conjugale dans une scène d'ouverture qui donne le ton du roman. Son quotidien, répétitif et morne, pourrait s'effacer dans l'anonymat si son visage n'était pas arraché à l'ombre par un street artist. Placardé sur les murs de Paris, son visage superbe fascine les passants. Dans ce geste de création, l'ordinaire bascule dans l'icône. La jeune femme anonyme devient une figure publique, et sa beauté, ses yeux bleus merveilleux, se transforment en symbole populaire.

C'est ainsi que Félix, le patron du restaurant *La Panthère Vénère*, tombe sous le charme de cette vision. Malvoyant, il saisit la beauté des couleurs. Amoureux d'un visage avant même d'avoir rencontré la personne, il incarne cet amour pur et authentique qui rappelle les contes de l'enfance. Autour d'eux, une galerie de personnages abîmés défile : chacun, à sa



Camille Goudeau est également comédienne et bouquiniste

manière, participe à ce ballet de destins minuscules et flamboyants, à cette féerie où la quête de reconnaissance et la soif d'identité se rejoignent.

L'écriture de Camille Goudeau, vive, musicale et colorée, épouse ce mélange de trivial et de merveilleux. Elle capte les détails du quotidien pour mieux les faire basculer dans l'imaginaire. Dans ce réalisme teinté de magie, Paris devient un personnage à part entière, ville fabuleuse et populaire qui abrite et fait vivre ses habitants.

Crache le soleil est une déclaration d'amour à la ville, à ceux qui la peuplent et que l'on regarde si peu. C'est un rappel discret qu'il existe toujours, même dans les existences les plus modestes, une lumière capable de sublimer le réel, une beauté qui surgit de la nature humaine et de ces récits de vie qui semblent insignifiants pour la plupart des mortels. Ce roman nous rappelle que l'essentiel est invisible pour les yeux. ■

Crache le soleil, de Camille Goudeau, éditions Michel Lafon



Chronique de tournage... Raymond Beyeler

Une nuit sépulcrale, « La famille » (série de la BBC)



Constance Dollé et Ray Beyeler
sur le tournage de "La Famille"

Je me présente en début de soirée pour ce septième cachet de la BBC, dans un immeuble cossu de la Porte Dorée (Paris 12^e), pour interpréter le rôle du « Patriarche Servain » au cimetière de Saint-Mandé. Une maquilleuse, croisée incidemment à mon arrivée, me conduit d'urgence au HMC (Habillage-Maquillage-Coiffure). La Production a apparemment avancé l'horaire sans en informer tous les intervenants de la série en tournage, intitulée provisoirement « La famille ».

Elle retrace l'histoire d'une secte à tendance janséniste et convulsionnaire, d'un mouvement religieux clandestin né au cœur du siècle des Lumières. Nicolas Jacquard, au terme d'une longue enquête, en a découvert récemment les activités secrètes (« Les Inspirés », chez Robert Laffont).

Je passe ma tenue de scène et rejoins, avec mes cinq compagnons « Patriarches », le réalisateur qui expose le scénario de la nuit. Après un solide dîner, nous nous ordonnons, comédiens et figurants (quarante « fidèles »), devant la sépulture

ancestrale et fictive de notre « Prophète » où de nombreux plans seront réalisés jusqu'à quatre heures du matin, avec les injonctions d'usage : « Moteur demandé, ça tourne au son, clap, Action ! »

La température est plutôt fraîche sous un vent insistant. Nous craignons que la pluie ne se manifeste, mais une seule brève averse atteindra notre plateau.

Ziad Doueiri, notre réalisateur d'origine libanaise, auteur de l'excellent « Baron noir » pour Canal +, est particulièrement efficace et chaleureux. Il se défait de sa veste pour en couvrir une figurante transie. Le cinéaste nous tient à l'improviste un discours personnel, presque affectueux, déclare que nous tournons l'un des moments les plus significatifs de la série, nous fait entendre la musique de la fiction et transmet les félicitations de la BBC pour notre travail qu'il estime. Il nous remercie de notre patience.

« Patriarche », je dois réciter la prière du clan, supplique apprise dans la journée et voter, à l'appel de mon patronyme (« Servain »), contre l'élimination de ma « Famille » en déposant une pierre symbolique et réprobatrice sur la dalle de l'augure. Mais notre « Gourou » (Olivier Gourmet) emporte la décision d'un suicide collectif, prétendument extase céleste, à une courte majorité.

C'est alors qu'une prêtresse s'effondre dans des convulsions : saisissante interprétation d'une gracieuse actrice en longue robe immaculée. Je l'éclaire vivement de ma lanterne antique, car la nuit est pesante sur le cimetière, hors la présence de quelques étoiles, d'une lune au dernier quartier et des torches des fidèles, quand une vapeur insolite s'élève des sépultures.

Notre mentor nous impose de déposer cette sœur fiévreuse sur la tombe du « Prophète » où sa transe mystique

s'aggrave. Ce serait l'apparition, ainsi annoncée, de l'Apocalypse. Nous approchons de la cérémonie funèbre où chacun tombe à genoux en prière.

Que faire, comme dit Cicéron, sinon vivre en espérant et mourir vaillamment ?

À la suite de nombreuses prises et de changements de plans (orientation des caméras ou variation de focales), la comédienne, exténuée, demande d'abréger son interprétation. Les caméras alors se fixent sur les réactions des uns et des autres dont, en plans rapprochés, celles des « Patriarches ».

Comme les vivants (voire les défunts) l'ont constaté, l'aire sépulcrale n'est pas propice à l'agrément : assignation à l'immobilité, fraîcheur nocturne, absence de commodités. Mais nous sommes enfin libérés à près de quatre heures du matin et regagnons nos loges sans déplaisir où chacun retrouve sa tenue personnelle. Après avoir dûment apposé ma signature sur la fiche de présence, j'emprunte un opportun bus de nuit qui me reconduit (passablement épuisé) avant l'aube dans mes foyers.

La BBC partage, entre autres, la série avec Netflix pour huit épisodes de 52 minutes. A suivre. ■



Olivier Gourmet



Chronique d'histoire de l'Art...

Olga Garbuz

L'icône russe et la Renaissance européenne : le même élan vers la Source

La Renaissance, dans l'histoire de l'art occidental, marque une refondation intellectuelle et esthétique, centrée sur l'homme, qui retrouve sa place dans un monde réenchânté par la pensée et la beauté. Mais au-delà des frontières et des siècles, un dialogue plus subtil s'esquisse entre l'Occident renaissant et la Russie médiévale : une même aspiration vers le spirituel.

Au XV^e Siècle, Florence devient le foyer de la Première Renaissance. Sous l'impulsion des Médicis, l'art se fait transcendant. Fra Angelico, Botticelli, Michel-Ange cherchent, à travers la beauté, le reflet du divin. L'Académie platonicienne, fondée en 1463 par Marsile Ficin, propose une synthèse du néoplatonisme et du christianisme. Elle célèbre l'idée d'une *prisca theologia*, sagesse primordiale unissant traditions antiques et modernes.



Ikône de la Trinité, peinte par Andreï Roublev.

Or, tandis que l'Europe redécouvre Platon, la Russie, sans connaître la Renaissance au sens strict, donne naissance à un chef-d'œuvre spirituel : La Trinité d'Andreï Roublev. Pour le philosophe Pavel Florensky, cette icône ne se limite pas à représenter : elle rend présent. Elle fait surgir l'Invisible dans le visible — comme le conçoit l'esthétique néoplatonicienne en Occident.

Les deux traditions partagent ainsi une même conception hiérarchique du réel : le monde sensible n'est qu'un écho d'un monde supérieur. Cette vision prend racine chez Platon, nourrie de sagesse égyptienne, et transfigurée par le christianisme dans l'Incarnation.

Cette convergence s'incarne en figures phares : en Occident, Pico della Mirandola et sa Kabbale chrétienne ; en Orient, les moines hésychastes, héritiers du néoplatonisme alexandrin, qui pratiquent la prière du cœur pour remonter vers l'Un. Roublev, influencé par cette tradition, inscrit son art dans une échelle de contemplation — de la matière vers la lumière.

L'icône plonge ses racines dans l'Égypte antique, à travers les portraits funéraires, puis dans l'art byzantin transmis à la Russie après son baptême en 988. Les premiers peintres russes sont formés par des maîtres grecs venus de Constantinople, comme en témoignent les écoles de Kiev et de Novgorod. L'icône devient alors, en terre russe, un art théologique à part entière.

Ce lien entre les mondes s'intensifie lorsque, en 1453, la chute de Constantinople entraîne l'exil de savants byzantins vers l'Italie, emportant avec eux de précieux manuscrits antiques. La Renaissance s'enrichit d'un souffle venu



Jean Pic de la Mirandole par Cristofano dell'Altissimo, galerie des Offices.

d'Orient, alors même que Moscou hérite de la mission spirituelle de Byzance. C'est dans ce contexte que naît la vision de Moscou, « Troisième Rome », appelée à porter la lumière orthodoxe jusqu'à « la fin des temps ».

Et si, au lieu de s'opposer, l'Europe humaniste et la Russie mystique cheminaient vers une même Source ? L'une par la quête d'harmonie et la redécouverte de Platon ; l'autre par la contemplation et l'élévation hésychaste.

Cette année, la coïncidence des dates de Pâques dans les calendriers julien et grégorien invite à espérer une résonance nouvelle entre les deux traditions. Car ce que l'Occident appelait *Idea*, l'Orient l'a peint comme *Ikône* — deux voies convergentes vers l'Invisible. ■

D'après une conférence donnée au S.J.P.P. le 17 avril 2025.



Chronique sociétale...

Shao Le Marchand

Invitée du SJPP

Comprendre l'autisme : un regard sur les sensibilités sensorielles

Dans notre quotidien, nous percevons le monde à travers nos sens : l'odeur d'une boulangerie, la douceur d'un tissu, la lumière d'une belle journée. Mais pour les personnes autistes, ces sensations peuvent être vécues de manière très différente, parfois intense, parfois déroutante. Environ 1 % des hommes et jusqu'à 5 % des femmes vivent avec un Trouble du Spectre Autistique (TSA), et pour elles, le monde peut être une symphonie de sensations difficiles à apprivoiser.

Cet article vous invite à découvrir comment les particularités sensorielles des personnes autistes façonnent leur quotidien et ce que nous pouvons faire, en tant que société, pour mieux les comprendre et les inclure. Car comprendre l'autisme, c'est ouvrir la porte à un monde plus riche et plus diversifié.

Un monde perçu autrement

Pour la plupart d'entre nous, nos sens filtrent naturellement les informations. Nous pouvons discuter dans un café bondé sans être submergés par le bruit des tasses ou le murmure des conversations. Mais pour une personne autiste, ce filtrage peut être un véritable défi. Imaginez-vous dans une pièce où chaque son – le tic-tac d'une horloge, le bourdonnement d'un

frigo, les voix autour de vous – arrive avec la même intensité, sans hiérarchie. C'est une réalité pour beaucoup de personnes autistes, qui peuvent se sentir noyées par ce flot d'informations sensorielles.

Prenons l'exemple de Temple Grandin, une femme autiste américaine qui a partagé son expérience avec une grande générosité. Elle raconte comment, enfant, le son d'une cloche d'école pouvait être si intense qu'il lui donnait l'impression d'une douleur physique. Ce type d'hypersensibilité auditive peut rendre des situations quotidiennes, comme aller à l'école ou faire des courses, extrêmement difficiles.

Pourtant, certaines personnes autistes vivent des expériences sensorielles fascinantes. Daniel Tammet, un écrivain britannique autiste, voit les nombres comme des couleurs et des formes. Par exemple, pour lui, le nombre 4 est bleu et rond, tandis que le 9 est grand et imposant. Cette capacité, appelée synesthésie, montre à quel point le cerveau des personnes autistes peut percevoir le monde de manière unique et créative.

Des défis, mais aussi des richesses

Ces particularités sensorielles ne sont pas seulement des obstacles. Elles sont aussi une fenêtre sur une vision du monde différente, souvent riche et précise. Une personne autiste peut remarquer des détails que nous ignorons, comme la texture d'un tissu ou les motifs subtils d'un environnement. Mais cette intensité peut aussi rendre certains moments du quotidien épuisants, comme traverser une rue animée ou supporter l'éclairage agressif d'un supermarché.

En comprenant ces différences, nous pouvons mieux accompagner les personnes autistes. Par exemple, des approches comme l'intégration sensorielle aident à moduler les réponses aux stimuli. Ces thérapies, souvent ludiques, permettent de s'habituer progressivement à des sensations qui peuvent sembler envahissantes, un peu comme on règle le volume d'une radio pour rendre les sons plus doux.

Comment favoriser l'inclusion au quotidien

Créer un monde plus accueillant pour les personnes autistes commence par des gestes simples tel qu'ajuster le volume de son... afin de créer un environnement moins envahissant.

Chaque personne autiste est unique. Prendre le temps de comprendre ses préférences sensorielles, comme éviter certains parfums forts ou privilégier des lieux calmes, montre une réelle ouverture.

Partageons ces connaissances dans l'environnement familial, social et scolaire de l'autiste, pour construire une société plus inclusive, accueillante.

Des initiatives concrètes, comme aménager des espaces sensoriels dans les écoles ou les lieux publics, permettent aussi de rendre le quotidien plus accessible. Ces efforts ne profitent pas seulement aux personnes autistes, mais à tous ceux qui ont besoin d'un peu plus de calme et de sérénité.

Un pas vers une société plus inclusive

Comprendre les sensibilités sensorielles des personnes autistes, c'est reconnaître la beauté et la diversité des expériences humaines. Chaque personne autiste apporte une perspective unique, une façon de voir le monde qui peut nous enrichir tous. En adaptant nos environnements et nos comportements, nous pouvons créer une société où chacun, quelles que soient ses particularités, trouve sa place. ■





Chronique d'exposition... *Franck Bourdy*

Une exposition sur l'âge du bronze au Musée d'archéologie nationale



L'exposition « Les Maîtres du Feu », présentée au Musée d'Archéologie nationale (MAN) de Saint Germain en Laye jusqu'au 9 mars 2026, explore l'émergence et le rayonnement de la civilisation du Bronze en France et en Europe (2300-800 av. J.-C.). Elle s'inscrit dans la saison consacrée à cette période par l'Institut national de recherche archéologique préventive (Inrap).

Elle met en lumière la révolution technique, sociale et symbolique induite par la maîtrise de la métallurgie du bronze, alliage de cuivre et d'étain, dont la mise au point marque une rupture majeure dans l'histoire des sociétés préhistoriques. Elle est divisée en quatre sections.

La section intitulée « Produire et innover » retrace la genèse de cette technologie, depuis l'exploitation du minerai jusqu'à la mise en forme des objets.

Reproduction du bateau de Douvres





L'âge du Bronze apparaît comme un moment fondateur des sociétés européennes.

Les métallurgistes, véritables artisans du feu, perfectionnent les procédés de fusion, de moulage et de décoration, témoignant d'un savoir empirique avancé. Cet alliage a pour principal avantage de diminuer considérablement la température de fusion par rapport à celle du cuivre seul, facilitant son utilisation.

En outre, l'utilisation de moules permet la naissance d'une production standardisée et la diffusion d'économies spécialisées comme l'illustre le dépôt de Bénvy-sur-Mer, composé d'environ deux cents haches issues d'un même moule. Les outils emblématiques, tels que marteaux, enclumes et ciselets, incarnent le lien entre technique et pouvoir symbolique. La maîtrise des alliages, de la résonance et de la brillance du métal confère au bronze un statut esthétique et rituel particulier : il ne faut en effet pas oublier que les objets que nous trouvons véritablement suite à l'oxydation étaient brillants comme de l'or et devaient faire forte impression, en particulier pour les casques, les cuirasses et les parures des guerriers.

D'autres objets en or montrent une perfection dans la maîtrise technique, comme le torque de Guines (plus vraisemblablement une ceinture) dont la régularité du pas de torsion et des cercles décoratifs des embouts est impressionnante.

La deuxième section, « *Échanger et communiquer* », met en évidence la constitution de réseaux d'échanges transcontinentaux, véritables prémices d'une mondialisation protohistorique. En effet, les mines de cuivre et celles d'étain ne

sont pas situées géographiquement au même endroit en Europe et nécessitent donc un transport et une commercialisation. Les flux de matières premières (cuivre, étain, ambre, sel, or) et d'objets manufacturés relient l'Europe à l'Asie, favorisant la circulation des biens, des techniques et des hommes. Les innovations liées à la mobilité, telles que la roue à rayons ou les bateaux à bordages cousus, témoignent de l'ingéniosité des sociétés du Bronze et de l'intégration des territoires européens. En particulier, une réplique à échelle 1/2 d'une embarcation trouvée à Douvres et réalisée grâce à un apport de la Société des amis du MAN donne une idée de ces bateaux : on ne peut qu'être surpris par le courage de ces hommes ayant navigué sur des embarcations faites de planches liées par des cordages sur la Manche.

La section suivante, « *Imaginer le monde* », s'attache aux représentations symboliques et religieuses. Le culte solaire y occupe une place centrale, structurant les rituels et les cycles agricoles. Les objets décorés de motifs rayonnants, spirales ou cercles, traduisent la prééminence du soleil comme principe vital et cosmologique. Les découvertes funéraires soulignent l'émergence d'une hiérarchie sociale où le genre ne détermine pas exclusivement le statut. Certaines sépultures féminines révèlent en effet des fonctions rituelles ou politiques de premier plan. Des pièces remarquables, telles que la pendeloque de Dôle ou l'anneau d'Onzain, condensent la dimension spirituelle de ces sociétés. Enfin, « *Habiter le monde* » explique l'organisation des espaces et des territoires. L'archéologie du paysage révèle des parcelles agricoles, prémices du bocage, fondés sur une gestion raisonnée des ressources.

Les tumulus monumentaux, stèles et sanctuaires rupestres, expriment une volonté d'ancrer les identités collectives dans le paysage. La dalle de Saint-Bélec, considérée comme la plus ancienne carte d'Europe, atteste d'une pensée territoriale élaborée. Les dépôts d'objets jouent un rôle rituel et politique, marquant les frontières invisibles du sacré et du pouvoir. Enfin, la généralisation de la crémation au Bronze final traduit une transformation des croyances et du rapport à la mort, où le feu devient vecteur de purification et de passage.

Ainsi, par la maîtrise du métal, la mise en réseau des territoires et la sacralisation de la matière, l'âge du Bronze apparaît comme un moment fondateur des sociétés européennes. ■

Exposition du 13 juin 2025 au 9 mars 2026, au Musée d'Archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye



Le torque de Guines



Chronique d'exposition...

Nadine Szlifersztejn

Maximilien Luce : l'Émile Zola lumineux du neo-impressionnisme



Maximilien Luce
a résidé rue Cortot.

La Seine à Herblay.



© Musée de Montmartre. Musée d'Orsay

Heureuse initiative du Musée de Montmartre d'avoir organisé une exposition originale consacrée au peintre Maximilien Luce (1858-1941) pour célébrer un artiste indépendant, discret, préférant l'ombre à la lumière, apprécié des historiens de l'art et des collectionneurs et lui redonner la place (qu'il mérite) au soleil du grand public!

Le peintre surprend le visiteur par la richesse de ses couleurs, la lumière et sa technique influencée, au départ mais il s'en éloignera, par le divisionnisme de Seurat puis du pointillisme. Ainsi par ses paysages de Montmartre autour de la rue Cortot où il a vécu quelques années, mais qu'il n'a jamais oubliés ou d'autres quartiers de Paris. Ses voyages en France que ce soit : dans le sud, en Bretagne, en Bourgogne, à Rolleboise (près de Giverny) ont donné naissance à son art néo impressionniste. Sa découverte et son véritable coup de cœur pour Rolleboise marquent un tournant dans sa vie de peintre. Il va souvent rencontrer Monet. à Giverny Il est entouré d'amis, apprécié par les villageois et connaît un certain succès et une reconnaissance. Au fil des années, Il finit par trouver la sérénité et la douceur de vivre

qui se reflètent dans les couleurs de ses tableaux baignés de lumière : paysages, scènes du quotidien.

L'exposition s'intitule « *l'instinct du paysage* » et pourtant le côté social semble présent chez cet artiste touche à tout (graveur, dessinateur, caricaturiste, peintre, sculpteur, céramiste). Maximilien Luce a toujours ressenti de l'empathie pour les pauvres, les ouvriers, ! Il a vécu la Commune, rejoint le mouvement anarchiste du XIV^e par ses idées, ses caricatures et ses dessins. L'assassinat du Président Sadi Carnot en 1894 aura pour conséquence la mise en oeuvre des « Lois Scélérates » et un prétexte pour l'emprisonner pendant 42 jours. Au cours de son incarcération, il produit une quantité impressionnante de dessins. Un reportage unique dénonçant la fausse impression de traitements plus humains des prisonniers alors que les conditions d'isolement psychologique, la surveillance constante et invisible des gardiens avaient pour objectif de casser les détenus. Après avoir été acquitté faute de preuves, Le séjour carcéral renforce sa pensée rebelle et son esprit de liberté.

Mais quel que soit le thème violent du travail des ouvriers, des enfants (notamment

« les « batteurs de pieux », « le percement de l'avenue Junot », « la constructions du Sacré Coeur » « celle du Quai de Passy », « la fonderie de Charleroi », « la verrerie » Maximilien Luce éblouit le visiteur par ses jeux de lumière, qui illuminent la plupart de ses toiles dans des couleurs parfois pastel parfois sombres. Ses dessins, ses caricatures sont ses armes pour un combat social engagé face aux injustices et aux inégalités mais il refuse toute forme de misérabilisme. Il veut tout simplement être le témoin. Il publie ses dessins et caricatures dans l'hebdomadaire « *Le Père Peinard* » de son ami Emile Pouget. Il collabore avec Jean Grave lorsque son journal anarchiste *le Révolté*, devient « *Les Temps nouveaux* ». En 1901 Jean Grave crée la « *voix du peuple* » (organe de la CGT).

Maximilien Luce prend position dans l'affaire Dreyfus ! En 1897, ses caricatures critiquent les dessinateurs anti dreyfusards Jean Louis Forain et Caran d'Ache. Il soutient Emile Zola et le Capitaine Dreyfus. Après avoir été Vice Président des Artistes Indépendants, il est nommé Président en 1934. Il démissionne en 1940 pour protester contre la discrimination envers les artistes juifs.

Saluons donc le talent et le courage d'un artiste engagé par ses dessins et ses caricatures pour la défense des Droits de l'Homme, des ouvriers, contre l'antisémitisme, la désinformation ! J'admire également son souci de l'esthétique, la magie de sa palette de couleurs. Maximilien Luce est un artiste lumineux dans tous les sens du terme ! Une belle citation de l'artiste trouvée dans le catalogue de l'exposition « *Ce n'est que grâce à l'appréciation des belles choses que nous pouvons tenir à la vie et ne pas désespérer absolument de l'humanité* » ■

Exposition terminée depuis le
14 septembre 2025



Chronique d'exposition...

Gérald-Henri Vuillien

Zad Moulataka, pèlerin de la lumière intérieure



© Klara Beck

Le Centre d'Art La Falaise fête ses dix ans d'existence. Pour marquer cette étape, une exposition exceptionnelle est consacrée à Zad Moulataka, du 28 juin au 25 octobre. L'artiste y présente Oro Lucem, une installation visuelle et sonore imaginée spécialement pour le centre d'art. Avec Oro Lucem - «prier la lumière» - Zad Moulataka achève une traversée commencée dans l'ombre (Oro Tenebris) et poursuivie dans la terre (Oro Terram). Trois stations comme trois mantras : ténèbres, matière, clarté. Trois seuils qui invitent à entrer en soi pour toucher l'espace le plus vaste - celui de l'âme reliée à l'univers. Oro Lucem n'est pas une œuvre au sens ordinaire du terme : c'est une méditation incarnée. La lumière et l'ombre s'y enlacent comme deux souffles inséparables ; la matière y brûle et s'y transfigure. Elle ouvre un champ intérieur où chacun peut expérimenter ce que les

traditions spirituelles nomment «les états sublimes» : l'équanimité d'un regard qui embrasse tout, la bienveillance qui se déploie comme une caresse, la compassion qui recueille les blessures du monde, et la joie pure qui jaillit de l'union retrouvée.

L'art comme chemin de guérison

Né au Liban en 1967, dans un pays blessé par la guerre, Zad Moulataka porte la mémoire des fractures. Pourtant, son regard ne se fige pas dans la douleur : il cherche, dans le geste créateur, une voie de réconciliation. Dès l'enfance, le piano et la peinture deviennent ses maîtres silencieux, l'initiant à la patience de l'écoute et à la rigueur de l'offrande. À Paris, il atteint les sommets de l'interprétation musicale, mais choisit bientôt de quitter cette virtuosité pour se consacrer à la composition et aux arts visuels. Comme un moine qui renonce à l'éclat du monde, il tourne son œuvre vers l'essentiel.

Un langage sans frontières

Installations, peintures, vidéos, musiques... Chaque médium devient chez lui un mandala, une figure sacrée qui ne vise pas à imposer une forme mais à éveiller une présence. Qu'il expose à Venise, à Londres, à Beyrouth, à Metz ou à Paris, c'est toujours la même offrande qu'il adresse : un langage universel qui relie les êtres au-delà des frontières et des langues.

Même lorsqu'il crée en 2021 une malle pour les 200 ans de Louis Vuitton, il ne signe pas un objet de luxe : il en fait un réceptacle de mémoire, un autel secret où la lumière se conserve et se transmet.

Missionnaire des états sublimes

Zad Moulataka n'est pas seulement un artiste : il est un pèlerin. Ses œuvres sont des haltes de méditation, des lieux où l'on apprend à demeurer dans l'équanimité, à s'ouvrir à la bienveillance, à offrir la compassion, à goûter la joie. Son art se tient à la croisée du visible et de l'invisible, de l'ombre et de la clarté, de l'humain et du divin. Dans un monde où dominent le tumulte et la séparation, Zad Moulataka apparaît comme un missionnaire de la paix intérieure et universelle. Son œuvre, à la fois fragile et flamboyante, rappelle que la lumière ne se cherche pas au loin : elle naît dans le silence, dans le cœur, dans la rencontre bienveillante avec l'autre.

Ainsi, par la grâce de ses créations, Zad Moulataka incarne ce que les maîtres bouddhistes désignent comme l'ultime accomplissement : un art qui devient prière, une prière qui devient paix. ■

Centre d'art La Falaise
5, cours Gambetta, 83570 Cotignac
Du mardi au samedi, de 10h à 12h30 et de 15h30 à 19h.



Chronique spectacle... Christophe Pilaire

Jules Verne ressuscité au Grand Hôtel des Rêves



Une fresque théâtrale immersive qui transporte les spectateurs dans l'imaginaire visionnaire du maître de l'anticipation.

Paris, V^e arrondissement : en franchissant les portes du Grand Hôtel des Rêves au 47 de la Rue du Cardinal Lemoine, le spectateur n'entre pas dans un théâtre ordinaire, mais dans une machine à explorer l'imaginaire.

Le magnifique hôtel particulier qui trône à cette adresse impressionne par sa façade classique qui bénéficie de beaucoup de recul, et c'est également un plaisir de profiter de son vaste jardin lorsque la météo le permet.

Jusqu'à la fin de 2025, ce lieu hors du commun accueille « Jules Verne, le voyage extraordinaire », un spectacle immersif magistral qui rend un hommage vibrant à l'auteur du *Tour du monde en 80 jours* et de *Vingt mille lieues sous les mers*.

Durant une heure de déambulation à travers huit tableaux somptueusement reconstitués, les visiteurs, par petits groupes, voyagent à travers les œuvres, les inventions et la vie même de Jules Verne. Guidés par une troupe

de 25 comédiens, ils croisent des figures mythiques comme le capitaine Nemo ou Phileas Fogg, mais aussi des personnalités réelles tel que George Sand ou Thomas Edison. Le spectateur devient acteur, pris à partie, impliqué, complice. L'interaction est permanente, mais jamais intrusive. L'immersion, totale.

Les décors sont spectaculaires. Du salon d'éditeur à l'atelier d'impression, du Nautilus à la fusée lunaire, chaque pièce recrée un univers à part entière, sensoriel, cinématographique, souvent impressionnant. Le public évolue dans une atmosphère Belle Époque à la croisée de la science, de l'utopie et du théâtre vivant. Au-delà du divertissement, le spectacle dresse aussi un portrait sensible de Jules Verne : ses doutes, ses rêves, ses luttes éditoriales. On y découvre un homme en avance sur son temps, passionné de progrès, hanté par la peur de l'oubli, et animé par une foi inébranlable dans la puissance de l'imaginaire.

Créé par les équipes du *Grand Hôtel des Rêves* - déjà reconnues pour leurs productions immersives originales - ce spectacle s'adresse à tous les publics dès 7 ans. Les plus jeunes y trouvent émerveillement, les adultes une réflexion poétique sur la science, la mémoire et l'avenir. « *Un moment suspendu* », témoignait une spectatrice, émue. « *On voyage, on apprend, on rêve. C'est plus qu'un spectacle, c'est une odyssée intérieure.* »

L'expérience se termine au Café des Rêves, un lieu d'inspiration littéraire où chacun peut prolonger la magie autour d'un chocolat chaud ou d'un livre à feuilleter. C'est aussi l'occasion d'y rencontrer les comédiens qui y font souvent une pause autour d'un café, et d'entamer une conversation avec des interprètes talentueux et accueillant avec beaucoup de bienveillance les questions qui leur sont posées.



© Photos : Christophe Pilaire

Une chose est sûre : en ressortant de cette expédition sensorielle, le monde semble plus vaste, plus étonnant... et peut-être un peu plus poétique. ■

Le Grand Hôtel des Rêves, 47, rue du Cardinal Lemoine 75005 Paris, jusqu'au 2 novembre 2025.



Chronique culturelle...

Jean Francois Marchi

Shakespeare et le singe

À la mémoire d'Hubert, baron Schroeder, qui faisait réciter Hamlet à son singe favori, avant de l'inviter au dîner chez le comte Zaroff, où l'on servait le citoyen en civet, avec lazzis, moqueries et borborygmes.

Pour prendre au mot l'ineffable Mélangetout - ce doctrinaire à museau fuyant qui sévit sur les estrades pédagogiques comme un chimpanzé coiffé d'un mortier de cérémonie - pourquoi ne pas traduire en singe les tragédies de William Shakespeare ? On atteindrait là, avec une rigueur inverse, le but du docteur Moreau : non plus faire des hommes avec des bêtes, mais bien des bêtes avec des hommes — et les offrir ensuite, rôtis, au banquet du comte Zaroff. Là, entre le ricanement d'un sociologue nudiste et le grognement d'une phi-

losophe inclusive, on tirerait du crâne de Hamlet une soupe citoyenne, servie tiède. Le nouveau locuteur n'aurait plus besoin de parler : il serait parlé par la chose publique. Il ne penserait plus : il grincerait, gémirait, roucoulerait selon le protocole. La langue, arrachée de la bouche des poètes, deviendrait ce qu'elle doit être : un outil de mastication civique. La troupe se formerait au Conservatoire national de grimace dramatique, dirigé par un descendant croisé du cheval de Caligula et d'un procureur d'arrondissement. On y apprendrait à rejouer Le Roi Lear à l'envers, en bavant, Roméo et Juliette en langage corporel neutre, et Othello à coups de poing sur des tambours de lessive. Et surtout, surtout, on interdirait toute forme de beauté, de style ou de silence. Car le silence est fasciste, comme l'avaient deviné les grands maîtres du vacarme égalitaire.

Le citoyen devenu singe ne sera pas seulement rééduqué : il sera réécrit. De sujet lyrique, il devient gibier syntaxique. On le lâche après le dessert, dans les bois du château, on lui donne dix minutes d'avance et trois mots de passe en néo-français. Puis la chasse commence. Les anciens lettrés hurlent de rire, les dramaturges à grelots enfonce les portes en hurlant des vers traduits en onomatopées.

Ajoutons, pour faire bonne mesure, que cette traduction en singe des tragédies de Shakespeare trouverait naturellement son couronnement à l'Institut de France. Là, dans la grande salle aux fresques défraîchies, nous pourrions, sur le modèle des Verts d'Académie et vers de presse de Léon Daudet, instituer une cérémonie annuelle d'intronisation des ânes, sous le dôme. Non plus les quarante immortels, mais les quarante mammifères de trait, vêtus de vert-de-gris, et arborant non le bicorne, mais deux vastes oreilles asines, en velours côtelé, fixées par une jugulaire tricolore. Pour couronner l'affaire, et parce que la Comédie-Française n'est qu'à un bras de Seine de l'Académie française, on invitera Racine, Corneille et Molière à venir assister leur collègue William dans sa transfiguration simiesque. Ils entre-ront à reculons, portés par des drones littéraires, harnachés comme des saints baroques en procession, le visage pâle et les yeux levés vers le dôme où scintillent, en lettres de néon rose, les mots : « Hou hou ah ! ».

Car c'est lui que l'on attend. Gaston Leroux, tiré pour l'occasion du séjour des morts, viendra, extatique, assister au couronnement final de son singe androphile, Balao, intronisé Grand Truchement National, Docteur ès Grimaces et Surintendant des Lettres Décolonisées. Le vieil écrivain pleurera de joie, hoquetera des versets du Fantôme de l'Opéra, puis, dans un geste à la fois paternel et sacré, il poussera une cinquième main sur le museau de son rejeton poilu, pour fêter l'événement. Et la foule, debout, muette, décérébrée, s'écriera : « Du théâtre ! Encore du théâtre ! Mais sans les mots, s'il vous plaît ! »

Rideau. Ou plutôt, toile de jute. ■





Chronique de reportage... *Isaure de Saint Pierre*

La Syrie dans les pas des croisés

Désert, montagnes et oasis, ruines romaines et cité de Zénobie, forteresses des croisés et château de Saladin, mosquées ou églises chrétiennes, c'est cette infinie mosaïque de civilisations qu'offre la Syrie. Fortement marquée par les croisés, venus en vagues successives à partir du XI^e siècle, la Syrie offre une grande variété architecturale. Même si le pays est un magnifique, nous vous déconseillons de vous y rendre en ce moment...

Damas, prestigieuse capitale des Omeyyades

Entre le XI^e et le XIII^e siècle, il n'y eut pas moins de neuf croisades organisées pour reconquérir Jérusalem, où était mort le Christ. Issues de la ferveur populaire, ces croisades, souvent cruelles, furent aussi pour les papes l'occasion d'occuper une noblesse turbulente et, pour certains aventuriers, d'acquérir des richesses spectaculaires sous la protection de la croix.

Damas, capitale des Omeyyades, impressionna les croisés par la richesse et la diversité de ses souks. Après s'être dé-

chaussé, on pénètre par le flanc gauche et la Bab al-Amara dans la mosquée des Omeyyades ou Grande Mosquée. On dit qu'il y a trois mille ans, on y célébrait le culte de Hadad, dieu de l'Orage, puis, à partir du I^{er} siècle, un temple romain fut dédié à Jupiter. Après la venue des croisés, il fut transformé en église chrétienne vouée à saint Jean Baptiste jusqu'au tout début du XVIII^e siècle, quand le calife El-Walid la rasa pour en faire une mosquée. L'immense cour rectangulaire date du XIII^e siècle et est bordée de trois côtés par des arcades à deux étages. Une foule fervente se presse autour du mausolée de saint Jean Baptiste dont les femmes embrassent les grilles avec dévotion. À côté se dresse le mausolée du grand Saladin, le héros si respecté de ses adversaires croisés, mort à Damas en 1193.

Le hammam de Nour ed-Din

Construit au XII^e siècle grâce au prix de la rançon d'un roi franc, le hammam de Nour ed-Din est le plus ancien de la ville. Ces établissements publics existant pour les hommes comme pour les femmes,

comportant de nombreux bassins et permettant de se faire masser dans des bains de vapeur, émerveillèrent les croisés qui n'avaient pas tant d'hygiène ! Le sultan Nour ed-Din sut rallier les tribus de Syrie pour les soulever contre les croisés. Ce fut aussi lui qui fit construire un hôpital et une faculté de médecine devenus aujourd'hui musée de la Médecine. La prodigieuse supériorité de la médecine arabe sur la nôtre plongea les croisés dans la stupeur...

Quand il s'empara de Damas, le sultan Khalib ibn al-Walid fit preuve de tolérance en autorisant les communautés chrétiennes, arméniennes et juives à garder leurs possessions. Ainsi, la chapelle Sainte-Ananie, où saint Paul recouvra la vue après avoir été frappé de cécité sur le chemin de Damas, existe encore.

Le djebel druze, Palmyre et le lac Assad

Dans le djebel druze, Shahba, à 90 km au sud de Damas, fut construite par Philippe l'Arabe au III^e siècle. C'est aujourd'hui un humble village campé dans des ruines grandioses. A Qanawat, les temples du





Les croisés devant la ville d'Alep. Miniature du XVI^e siècle.

III^e siècle sont devenus des églises, tandis qu'à Borsa, la ville sainte de l'Islam où le prophète Mahomet connut l'illumination, il reste un impressionnant théâtre romain, une porte nabatéenne, une cathédrale, une basilique et la mosquée d'Omar commencée au VIII^e siècle.

Après la traversée d'un triste désert de pierres, on parvient à Palmyre, célèbre capitale de la reine Zénobie. Les croisés, enfermés dans leurs armures, sous un chaleur accablante, considèrent cette oasis comme le paradis. Cette immense cité édifiée sur la route des caravanes existe depuis quatre mille ans, mais fut célèbre au III^e siècle, lorsque la reine Zénobie assura la régence pour son fils. Reine guerrière, Zénobie, à la tête de ses armées, envahit l'Égypte, prit Antioche et Ankara. Elle défia Rome et l'empereur Aurelien culbuta ses troupes à Antioche, puis sur l'Oronte. Prisonnière d'Aurélien, Zénobie acheva paisiblement sa vie près de Rome. Palmyre subsista jusqu'à l'invasion des Mongols de Tamerlan en 1401 et les croisés l'ont admirée. Elle

connut hélas tout récemment de tristes mutilations.

C'est de la bourgade désolée de Raqqa, au nord, que l'on gagne la forteresse de Qala'at Jabaat, élevée au XII^e siècle contre les croisés. A cause du barrage sur l'Euphrate, elle se dresse à présent au bord du lac Assad, mais il n'en reste que le mur d'enceinte.

D'Alep au château de Saladin

Il faut quitter les bords de l'Euphrate pour piquer à l'ouest vers Alep. Cette ville mythique, connue dès 1800 ans av. J.-C., fut envahie par les Perses, Alexandre le Grand, les Romains, puis les Turcs, mais les croisés ne purent jamais l'enlever. A la chute de l'empire ottoman, Alep passa sous mandat français et redevint une plaque tournante commerciale.

Après avoir traversé ses célèbres souks, relevés après de récents bombardements, on parvient à Al-Qala'a, l'orgueilleuse citadelle juchée en haut de son tell, sa colline de cinquante mètres de haut. Dès le XI^e siècle, elle défia les croisés.

On y entre par la Porte des Serpents, dis-

posée de façon à empêcher toute attaque de bélier.

À l'ouest, le château de Saladin est niché parmi des collines tapissées de forêts. Dès le XII^e siècle, les croisés agrandirent et fortifièrent cette vaste forteresse s'étendant sur cinq hectares et capable alors d'abriter trois mille soldats. Salah ed-Din ou Saladin s'en empara en quelques jours en 1188, et lui donna son nom.

Arouad et le krak des Chevaliers, « le plus admirable château du monde »

De Qala'at el-Husn, mythique krak des chevaliers, Lawrence d'Arabie disait que c'était « sans doute le mieux conservé et le plus admirable château du monde ». Quand Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et l'un des plus prestigieux croisés, s'empara de la forteresse kurde coiffant la colline en 1099, il songea à en faire une base de repli, mais les travaux ne commencèrent que dix ans plus tard et durèrent cent cinquante ans. En 1144, il la céda aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, ordre de moines soldats plus tard connus sous le nom de chevaliers de Malte. Quatre mille chevaliers y habitèrent jusqu'à ce que le sultan Baïbars la reprît en 1271.

Après avoir grimpé une longue rampe voûtée à peine éclairée, on dépasse salle de garde et écuries pour parvenir devant la tour sud-est où deux lions sculptés portent les armes d'Angleterre et du croisé Jean de Joinville. Un mur de cinq mètres d'épaisseur, le glacis, ferme cette première enceinte. ■

1-L'hautaine Palmyre dressée en plein désert, cité de la reine Xénobie.

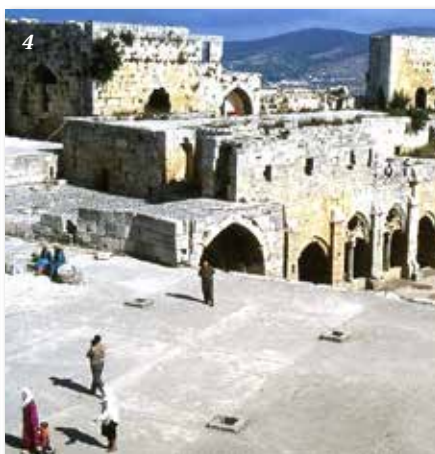
2-Alep, la forteresse que les Coisés ne purent prendre que par trahison.

3-Noria à Hamra.

4-Le Krach des chevaliers, un repaire pouvant abriter 2000 guerriers



3



4



www.sjpp.fr